François

François, c'est d'abord ce regard bleu-gris qui vous sonde. C'est aussi peu de paroles, une réserve, une attente. Puis, comprenant combien sa présence peut intimider son interlocuteur, l'homme s'anime, devient chaleureux et cherche à vous mettre à l'aise.

J'ai connu François lorsqu'il était directeur scientifique de l'Institut Pasteur et que moi, jeune postdoctorante, je candidatais à un poste d'assistante de recherche. Quelques années plus tard, à mon retour d'un séjour scientifique à l'Institut Curie, il m'a invitée à donner un séminaire dans son laboratoire. Il s'est montré fasciné par les approches d'imagerie cellulaire que j'y avais développées. J'ai ensuite rejoint son laboratoire pour travailler sur la réparation des cassures double-brin de l'ADN.

Je ne suis restée qu'une année dans son laboratoire, mais c'est sans doute dans ce laboratoire que j'ai le plus ri de toute ma carrière. Nous travaillions tard le soir, nous étions jeunes, nous nous posions beaucoup de questions sur notre avenir et, bien souvent, seul l'humour nous aidait à prendre un peu de recul. L'équipe, composée d'Imane, Ikbel, Gaëlle, Tihana, Géraldine et moi-même, était soudée et solidaire. Il y avait une vraie complicité entre nous, dont je garde un souvenir très heureux. Derrière sa réserve apparente, on sentait bien que François aimait être taquiné, bousculé, chahuté par cette bande joyeuse et indisciplinée.

J'ai gardé contact avec François après avoir quitté son laboratoire. Il m'appelait parfois pour me dire qu'il fallait absolument qu'il me parle de quelque chose d'important. J'allais alors le retrouver dans son bureau, d'abord au bâtiment Nicolle, puis au bâtiment Calmette. Et là, il refaisait le monde. Bien sûr, c'était mieux avant !

Il parlait des livres qu'il venait de lire, des personnes qui l'avaient impressionné, de celles qui l'avaient déçu. Il avait ses convictions, ses enthousiasmes, ses agacements aussi. Parfois, il évoquait aussi sa famille : ses enfants, ses petits-enfants et Anouck, sa petite-fille qui faisait de la biologie et dont il était si fier.

En septembre dernier, il m'a prévenue qu'il serait de passage sur le campus pour vider son bureau. Je suis allée donner un coup de main. C'était un moment triste. Je savais combien l'Institut Pasteur avait compté dans sa vie, combien il lui était attaché. Quelque part, je pressentais que ce serait sans doute la dernière fois que nous nous verrions.

Je lui ai fait la bise en lui disant au revoir, en lui promettant de l'appeler pour prendre de ses nouvelles.

Je n'en ai pas eu l'occasion.

Je garde le souvenir de ces conversations, de ces éclats de rire et de son regard bleu-gris.

Hafida FSIHI